

## Les gens tristes ne déjeunent pas

Marie-Charlotte Aubin

Numéro 150, septembre 2016

Persistance

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83424ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aubin, M.-C. (2016). Les gens tristes ne déjeunent pas. *Moebius*, (150), 69–71.

# MARIE-CHARLOTTE AUBIN

## *Les gens tristes ne déjeunent pas*

Pour Jonathan  
comme résistance à la tristesse

Dehors, tout le monde a abandonné  
Dehors, des éclats de catastrophe; le silence entre deux  
averses.  
La tempête. La tempête va arriver.  
Tu es parti pour rejoindre ta lune trop blanche pour être  
vraie.  
La nuit a amorti ton départ.  
C'était mon anniversaire.

**Elle.** As-tu déjà pensé à la fin ?

**Moi.** Au commencement.

Des étoiles déjà mortes  
fixées au mur effrité.

J'ai passé des nuits à courir.  
Pour me rendre compte que,  
peu importe,  
je te confondrai toujours avec le deuil.

J'ai pris goût à disparaître  
dans les toilettes.  
L'éclat des yeux occupés  
à chercher des fous rires dans la baignoire.  
Parfois, je restais sans vie.  
Coincée entre tes drames et ta banalité.

Louis-Hémon était lourde les soirs de toi.

Tu avais  
toujours des toits plus  
intéressants à pelleter.

Prenant souvent congé de nous  
pour les détresses des autres.

Tu as horreur des gens heureux.

Incapable de vrai.

Une œuvre d'art cheap.

**Elle.** Pourquoi es-tu resté?

**Moi.** Je croyais en sa tristesse une beauté façade.

Des histoires de cape et de slush.  
Avec l'espoir qui ne sait plus où se mettre lorsqu'il pleut.

Je ne peux plus être grande,  
les joues fardées de drames d'autoroutes.

On s'est décolorés.  
Et mes fleurs ne poussent plus.  
Mes craies ont pris l'eau.

Le kiosque d'informations en moi,  
est au fond à gauche.  
Il y a un line-up de gens aux mains vides.

Ma vie était une mauvaise idée avec toi.

J'ai refusé de faire équipe.

M'avouer la ville sans toi.

Je n'ai plus besoin de cadeau.

J'ai cessé de compter sur mes doigts,  
pour me battre à grands coups de poings.

Abattre des peaux.  
Le cœur en marchette,  
crier plus fort,  
lorsque demain me semble possible.

Oui.  
Je savais bien, qu'un jour tout tomberait.  
On tenait avec de la vieille gommette.

Ce qu'il reste de nous,  
repose froid et sans faille  
contre un mur blanc.

Moi en face  
les yeux fixés  
sur ce qui vient.  
Enfiler le jour.

Ton absence est devenue un concept à revoir.  
Tu étais un endroit qui donnait mal au ventre.

Toi, tu as le silence au fond des yeux.  
Tu as mal au monde.  
Inutilement mal au monde.

Le gris des murs  
sera peut-être  
moins suffocant.  
Deviner le soleil.

L'automne comme un diagnostic à ma fenêtre.